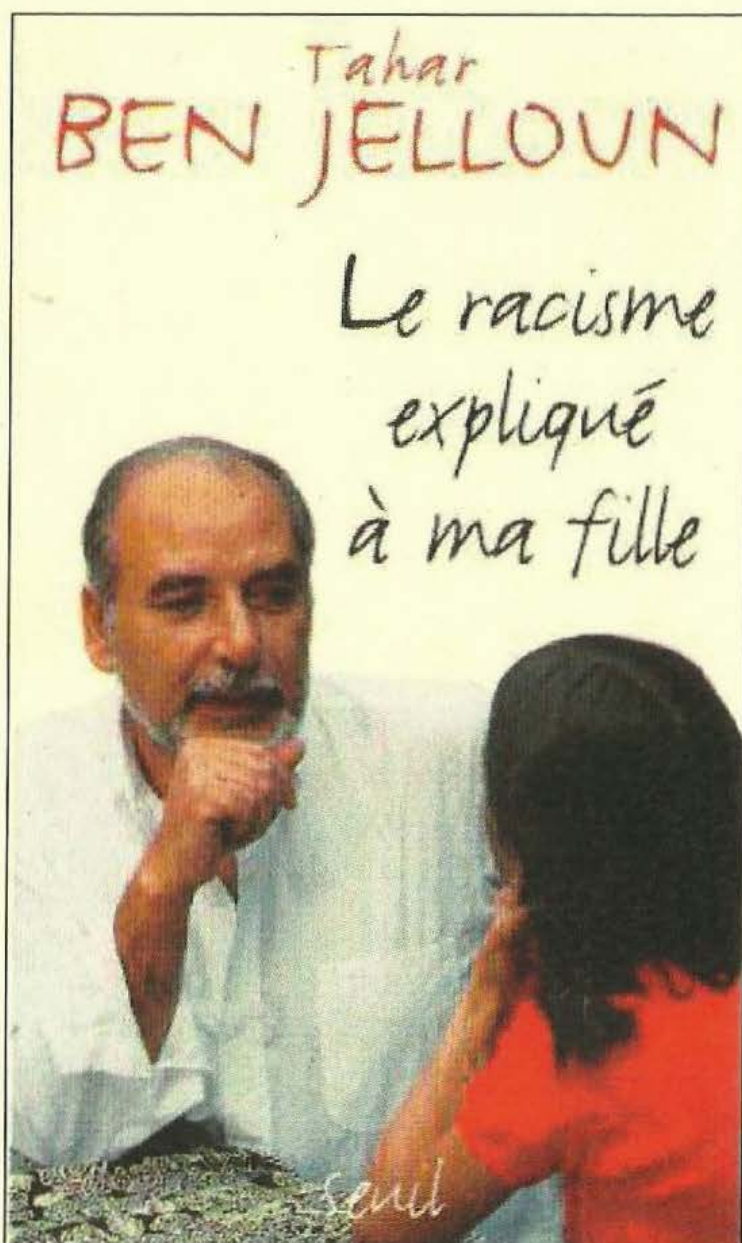


RÉPONSE À TAHAR BEN JELLOUN



A PROPOS DE SON LIVRE :
LE RACISME EXPLIQUÉ À MA FILLE

RÉPONSE A TAHAR BEN JELLOUN

A propos de son livre :

Le racisme expliqué à ma fille

Les races existent-elles ? Et si oui, peut-on les classer en « races supérieures » et « inférieures » ? N'étant pas ethnologue et n'ayant pas étudié la question en profondeur, je ne me hasarderai pas à répondre à ces deux interrogations. Certes, lorsque je contemple un grand blond dolichocéphale et un pygmée d'Afrique puis que je compare la civilisation fondée par le premier avec le mode de vie du second, l'existence et la diversité des races m'apparaissent comme une évidence. Mais il est vrai que, parfois, nos sens et notre intellect nous trompent. Peut-être que, au-delà de différences visibles qui séparent les Hommes, existent des similitudes invisibles beaucoup plus importantes ; quant au critère fondé sur l'existence, chez certains peuples, de grandes civilisations, on peut le contester au motif qu'il existe sans doute des mondes disparus sans laisser de traces et que, peut-être, une civilisation pygmée très avancée verra le jour dans un avenir lointain.

Quoi qu'il en soit, cela ne m'empêche pas de juger un livre écrit par un antiraciste qui prétend mettre au pilori le racisme et les racistes. Ses arguments sont-ils valables ? Apporte-t-il des réponses définitives, susceptibles d'éteindre les polémiques ? Telles sont les questions que je me suis posées à la lecture du livre de T. Ben Jelloun : *Le racisme expliqué à ma fille*.

Le lecteur se rendra compte que j'y réponds sans hésitation par la négative. Mes conclusions n'impliquent cependant pas que les racistes aient raison ; j'en déduis seulement que la dialectique de T. Ben Jelloun doit être écartée dans la polémique qui oppose (dans les pays où la liberté de parole subsiste, car en France, des lois interdisent tout débat) les racistes et les antiracistes.

Cependant, la réfutation des arguments — ceux d'ordre historique notamment — développés dans *Le racisme expliqué à ma fille* m'a semblé nécessaire, car on les retrouve très souvent dans la bouche des « antiracistes ». En outre, ils ne sont pas innocents, car ceux-ci ont permis, après 1945, l'élaboration d'une nouvelle morale, la morale mondialiste, destructrice de nos traditions.

Vincent Reynouard,
16 septembre 1998

En janvier 1998, les éditions du Seuil ont publié un livre de Tahar Ben Jelloun intitulé : *Le racisme expliqué à ma fille*. Bien que l'auteur veuille l'ouvrage « accessible à tous », il l'a « pensé et écrit dans un souci pédagogique » afin de le destiner « en priorité aux enfants entre huit et quatorze ans » (p. 6).

L'ouvrage (qui compte 63 pages) se présente comme un dialogue entre T. Ben Jelloun et sa fille. Agissant en conformité avec les règles du politiquement correct, l'auteur prétend expliquer à sa fille en quoi le raciste est un « *salaud* » (p. 60), un homme qui a « *totallement tort* » (p. 20), un « *malade* » « *prisonnier de ses contradictions* » (p. 60) et dont les théories n'ont « *aucune base scientifique* » (p. 19)¹. Mais à aucun

¹ Voici quelques passages : « — Papa, je vais te dire un gros mot : le raciste est un *salaud*. — Le mot est faible, ma fille, mais il est assez juste » (p. 60). « — [...] je veux te montrer de quelle façon le raciste est prisonnier de ses contradictions et ne veut pas s'en évader. — C'est un *malade* alors ! — Oui, en quelque sorte. Quand on s'évade, on va à la liberté. Le raciste n'aime pas la liberté. Il en a peur. Comme il a peur de la différence. » (Id.). « Parfois [le raciste] fait appel à la science, mais la science n'a jamais justifié le racisme. Il lui fait dire n'importe quoi, parce qu'il pense que la science lui fournit des preuves solides et incontestables. Le racisme n'a aucune base scientifique » (pp. 18-19). « [...] le raciste croit ou fait croire que l'étranger appartient à une autre race, une race qu'il considère comme inférieure. Mais il a totallement tort, il existe une seule race et c'est tout, appelons-la le genre humain ou l'espèce humaine, par opposition à l'espèce animale » (p. 20)

moment, il ne donne la parole à un « raciste » afin qu'il expose son point de vue, qu'il l'explique et le défende ; non, c'est lui seul qui parle, qui juge et qui conclut. Bel exemple de pluralité !

GENERALISATIONS ABUSIVES, SENTIMENTALISME ET PSEUDO ARGUMENTATION

Pour T. Ben Jelloun : « *Le raciste est celui qui généralise à partir d'un cas particulier* » (p. 36) et dont les théories n'ont « *aucune base scientifique* » (p. 19).

Soit, mais lorsque lui-même écrit : « *En général, les métis sont beaux. C'est le mélange qui produit la beauté* » (p. 25), n'est-ce pas un bel exemple de généralisation abusive, sans base scientifique, doublée de sentimentalisme et de subjectivité ?

Ses généralisations aboutissent parfois à des non-sens purs et simples. Ainsi lorsqu'il écrit : « *je dirai que celui qui est anti-juif est aussi anti-arabe* » (p. 42). Faut-il en déduire que les Arabes anti-juifs sont des Arabes anti-arabes ? N'en déplaît à l'auteur, il existe de nombreux Blancs anti-juifs qui ne sont nullement anti-arabes (et réciproquement)...

Parfois même, ses généralisations provoquent chez le lecteur doué de raison un franc éclat de rire. Page 37, par exemple, T. Ben Jelloun écrit le plus sérieusement du monde : « *Non, les racistes n'ont pas le sens de l'humour [...]. Quand le raciste rit, c'est pour montrer sa prétendue supériorité* ». De tels propos dans un livre qui se veut « pédagogique » laissent pantois.

L'auteur n'hésite pas, également, à recourir à une pseudo argumentation manifeste. Afin de convaincre ses lecteurs qu'il « *existe une seule race et c'est tout* », il écrit :

Dans l'espèce canine, les différences sont si importantes (entre un berger allemand et un teckel) qu'il est possible de définir des races. C'est impossible pour l'espèce humaine, parce qu'un homme égale un homme [p. 20].

Ne voit-il pas qu'un défenseur de l'unité raciale chez les chiens et de la diversité raciale chez les Hommes pourrait, de la même façon, écrire : « Dans l'espèce humaine, les différences sont si importantes (entre un grand blond dolichocéphale et un pygmée d'Afrique) qu'il est possible de définir des races. C'est impossible pour l'espèce canine, parce qu'un chien égale un chien » ? Nous sommes ici en présence d'un cas typique de phrase qui, au-delà des apparences, se révèle vide...

Dès lors, on ne sera pas surpris que sur le racisme, sujet central du livre, l'auteur, qui n'a aucune connaissance objective, se contredise en plusieurs occasions.

LES CONTRADICTIONS DE T. BEN JELLOUN

D'après T. Ben Jelloun, les races canines existent mais pas les races humaines. Plus loin, il tente d'en donner une raison : « *tous les hommes et toutes les femmes de la planète ont du sang de la même couleur dans leurs veines, qu'ils aient la peau rose, blanche, noire, marron, jaune ou autre* » (pp. 21-22). Ce n'est pas un argument nouveau. Toutefois, et pour reprendre son exemple, les chiens ont tous, eux aussi, du sang de la même couleur dans les veines, qu'il s'agisse d'un

berger allemand ou d'un teckel. Dès lors, comment peut-on prétendre que chez eux, des races puissent être définies alors que chez les hommes, ce serait impossible ? Si l'on admet l'existence des races canines bien que le même sang circule dans les veines de tous les chiens, on ne peut, ensuite, nier l'existence des races humaines pour le même motif. Il y a là une contradiction manifeste.

Ce n'est malheureusement pas la seule. T. Ben Jelloun, prétend que le racisme n'est pas un sentiment inné mais un sentiment acquis : « *la nature spontanée des enfants n'est pas raciste. Un enfant ne naît pas raciste. Si ses parents ou ses proches n'ont pas mis dans sa tête des idées racistes, il n'y a pas de raison pour qu'il le devienne* » (p. 8). Dans un tel cas, le racisme ne devrait être universel ni dans le temps, ni dans l'espace. Or, à la question : « *Est-ce que le racisme a toujours existé ?* », T. Ben Jelloun répond nettement : « *Oui, depuis que l'homme existe, sous des formes différentes selon les époques* » (p. 17) ; plus loin, il déclare : « *Le racisme existe partout où vivent les hommes. Il n'y a pas un seul pays qui puisse prétendre qu'il n'y a pas de racisme chez lui* » (p. 54). Comment croire qu'un sentiment qui ne serait pas inné ait existé partout et en tout temps ?

L'auteur ne semble pas gêné par cette contradiction. Cela ne m'étonne guère car T. Ben Jelloun semble manier le paradoxe avec aisance. Lui qui prétend qu'un « *enfant ne naît pas raciste* » n'hésite pas à écrire quelques pages plus loin que le « *refus et le rejet* » de l'autre reste une « *tendance spontanée* » (p. 32) et que l'on doit « *inculquer à un enfant des idées saines, pour qu'il ne se laisse pas aller à ses instincts* » (p. 56).

Cette seule contradiction suffit à disqualifier l'ouvrage. Visiblement, l'auteur n'a jamais étudié dans le texte les théories racistes.

Mais il y a plus grave. Le livre de T. Ben Jelloun est truffé d'erreurs et de mensonges historiques, dont nous allons maintenant citer quelques exemples.

ERREURS ET MENSONGES...

...sur ghetto à travers l'Histoire

A propos des ghettos ayant existé dans l'histoire, il déclare : « *Le mot "ghetto" est le nom d'une petite île en face de Venise, en Italie. En 1516, les Juifs de Venise furent envoyés dans cette île, séparés des autres communautés. Le ghetto est une forme de prison. En tout cas, c'est une discrimination* » (p. 19).

Je remarquerai tout d'abord que « ghetto » n'était pas le nom de l'île en face de Venise où les Juifs furent envoyés en 1516. Cette île, tout d'abord appelée Spinalunga, reçut ensuite (à une date qui demeure incertaine) le nom de Giudecca² (III, 19). Encore une fois, donc, T. Ben Jelloun s'est trompé. En réalité, « Ghetto Novo » était le nom donné à une ancienne fonderie de canon vénitienne, située dans la paroisse de San Girolamo et près de laquelle s'était établi un quartier appelé Ghetto (*op. cit.*, p. 64). C'est là que les Juifs de Venise furent parqués en 1516³.

² Voy. Riccardo Calimani, *Histoire du ghetto de Venise*, préface d'Elie Wiesel (Éd. Stock, 1988), p. 19.

³ « *Les Juifs habiteront tous regroupés dans l'ensemble des maisons situé au Ghetto, près de San Girolamo* », (extrait du décret pris par les autorités vénitiennes le 29 mars 1516, *op. cit.*, p. 64)

Cependant, il y a plus grave. Les propos de T. Ben Jelloun laissent croire qu'à partir du XVI^e siècle, les Juifs, victimes de la discrimination, auraient été parqués de force dans des quartiers prisons. Or, l'Histoire démontre que, dès la plus haute antiquité, ce sont les Juifs qui, pratiquant un exclusivisme total, ont voulu vivre séparés des autres peuples.

Dans la Bible, cet exclusivisme est déjà mentionné dans le Livre d'Esther quand Haman déclare au roi Assérus :

Il y a dans toutes les provinces de ton royaume un peuple dispersé et à part parmi les peuples, ayant des lois différentes de celles de tous les peuples et n'observant pas les lois du roi. Il n'est pas dans l'intérêt du roi de les laisser en repos [*Livre d'Esther*, III, 8].

Comme l'a écrit Théodore Reinach, l'exclusivisme juif :

se traduisait, dans le commerce journalier, par mille faits sensibles, par le refus de manger avec les païens, de prendre part à leur jeux, à leurs exercices, comme aussi de servir sous leurs étendards, par l'autonomie juridique, par les mariages séparés⁴.

Cet état d'esprit, qui remonte loin dans le temps, a été singulièrement renforcé par l'intervention de prêtres et de prophètes tels que Helcias, Jérémie, Ezéchiel, Esdras et Néhémie. En 621 av J.C., le prêtre Helcias et le prophète Jérémie avaient tenté « *de courber Israël sous le joug d'une législation rigidement théocratique* » qui aurait été fondée sur le *Deutéronome* (*op. cit.*, p. 73). Durant l'Exil à Babylone, et après qu'Ezéchiel et perfectionné le système, « *l'intervention de Néhémie puis d'Esdras permit enfin qu'on en tentât l'application* » (*Id.*). G. Batault écrit :

⁴ Cité par Georges Batault dans *Le Problème Juif* (Éd. Plon, Paris, 1921), p. 63.

Le but qu'on voulait atteindre, c'était de faire d'Israël [...] un peuple saint et digne du Dieu qu'il sert. Comme les Juifs de son temps se mêlaient et allaient fréquemment jusqu'à contracter mariage avec des peuples voisins, Esdras élève son exclusivisme contre ces mœurs et ces habitudes. Selon lui, la race israélite est une race sainte à qui tout mélange avec des étrangers, eussent-ils renoncé à l'idolâtrie, imprimait une souillure ; aussi exige-t-il que tous ceux qui avaient épousé des étrangères chasseraient femmes et enfants de leurs foyers ; des résistances se dessinèrent, les sentiments se révoltèrent, rien n'y fit. « *Esdras et le sénat de Jérusalem persistent, avec un inflexible rigueur, à exclure de la communauté tous les éléments qui n'étaient pas d'origine judaïque, de la semence sainte* ».

Avec son fanatisme agissant et son exclusivisme intransigeant et tenace, Néhémie finit par triompher de toutes les résistances ; il réussit à séparer le peuple juif de tous les autres peuples et à le courber sous le joug de la loi, de la Loi minutieuse, intolérante et tracassière [*Ibid.*, 74-75].

D'après l'historien juif Graëtz, cet « *empire de la Loi* » avait élevé un « *mur de séparation entre les Judaïtes et les autres peuples* », mur « *qu'il semblait à peu près impossible de forcer* » (*Ibid.*, 75). Et « *partout où allait le Juif, poursuit G. Batault, il emportait avec lui sa religion et sa patrie, c'est-à-dire la barrière qui le séparait du reste de l'humanité* » (*Ibid.*, p. 90).

Dès lors, on ne sera pas surpris que ce soit les Israélites qui, les premiers, aient réclamé le privilège de vivre dans des quartiers réservés. Ainsi que l'a écrit G. Batault :

Le ghetto intellectuel et moral appelait par contrecoup le ghetto social ; si les Juifs ont été parqués dans des quartiers spéciaux, c'est qu'ils ont été les premiers à le désirer, parce que leurs mœurs comme leurs convictions l'exigeaient. Primitivement, dans l'antiquité païenne, les Juifs ont demandé, comme une faveur, le droit d'habiter un quartier spécial. C'était un privilège qu'on leur accordait et non une déchéance dont on les frappait [*Ibid.*, p. 99].

Par la suite, les Israélites réitérèrent leurs demandes. C'est ainsi qu'en 1084, et pour ne prendre qu'un exemple, l'évêque Rüdiger de Spire créa en leur faveur « *un quartier entouré de murs, afin de les attirer dans la cité* » (*Encyclopaedia Britannica*, entrée : « Ghetto »). La charte stipulait que ce quartier serait clos non pour en faire une prison, mais « *pour sa défense* », que ses habitants pourraient s'y adonner au commerce, qu'un cimetière leur serait concédé et que des Juifs étrangers pourraient venir s'y établir en toute liberté (*Id.*).

Certes, à partir du XIII^e siècle, les Israélites furent peu à peu contraints d'habiter dans ces quartiers spéciaux, appelés aujourd'hui ghettos. Le 18 juin 1294, ainsi, Philippe le Bel exigea que les Juifs de Paris soient installés dans un quartier séparé (*Id.*). Cinquante-cinq ans plus tard, après la Peste noire, les Juifs d'Allemagne furent, à leur tout, parqués dans un endroit réservé ; puis ce fut Fez en 1438⁵, Cracovie en 1494, Venise en 1516 etc. Mais comme l'a écrit Bernard Lazare :

Ces ghettos, que souvent les Juifs acceptèrent, et même recherchèrent, dans leur désir de se séparer du monde, de vivre à l'écart sans se mêler aux nations, pour garder l'intégrité de leur race ; si bien qu'en maints endroits, les édits ordonnant aux Juifs de rester confinés dans des quartiers spéciaux ne firent que confirmer un état de choses existant⁶.

Confirmant ces propos, l'auteur juif Bernfeld souligne que la volonté juive de vivre séparé et celle des goyim de

⁵ A Fez, les Juifs furent parqués de force dans un quartier spécial, appelé *mellah*, après qu'ils eurent été accusés d'avoir mis du vin dans les lampes de la mosquée (Voy. Gérard Silvain, *Images et Traditions Juives* [Éditions Celiv, Paris, 1997], p. 212).

⁶ Voy. Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*, Paris, édition de 1894, p. 127.

tenir les Israélites à l'écart « *furent plutôt simultanées que consécutives* » (cité par G. Batault, *op. cit.*, p. 100). Notons d'ailleurs qu'à Rome, les Juifs avaient été enfermés dans un ghetto sous le pontificat sévère de Pie V ; or lorsque Pie IX fit finalement abattre la muraille qui entourait le quartier :

les Juifs ne se hâtèrent pas de se prévaloir de la liberté qui leur était accordée ; ils continuèrent d'habiter, avec une étonnante persévérance, ce quartier malsain et ne l'ont abandonné définitivement que lorsque l'édilité romaine en a décidé l'expropriation⁷.

Par conséquent, on ne peut qu'approuver l'ancien président du Congrès Juif mondial, Nahum Goldmann, lorsqu'il déclare :

Au long des siècles, les Juifs ont intensifié leur séparation du monde non-juif ; ils ont rejeté, et rejettent encore, les mariages mixtes ; ils ont élevé un mur après l'autre pour protéger leur existence « à part », et ont eux-mêmes construit leur ghetto⁸.

T. Ben Jelloun ignore-t-il ces vérités historiques ? Bien que je ne puisse répondre, je remarque qu'au sujet du Maroc (pays de sa culture et donc qu'il connaît), celui-ci admet que les Juifs ont vécu de leur plein gré séparés du reste de la population ; il écrit : « *Au Maroc, les Juifs et les musulmans ont vécu presque onze siècles ensemble. Les Juifs avaient leurs quartiers, qu'on appelle mellah. Ils ne se mélangeaient pas avec les musulmans* » (p. 45).

Ajoutons que, loin d'être une « prison » :

⁷ Voy. Emmanuel Rodocanachi, *Le Saint-Siège et les Juifs. Le ghetto à Rome* (Librairie de Firmin-Didot, Paris, 1891), p. 59, note 1.

⁸ Voy. Nahum Goldmann, *Le paradoxe juif / Conversations en français avec Léon Abramowicz* (Éd. Stock, 1976), p. 16.

le *mellah* jouissait d'une très large autonomie. Il avait à sa tête un conseil de la communauté composé de sept hommes, la *Junta*, trois rabbins et quatre laïcs. L'ordre public était assuré par un édile juif mais la force publique était constituée de cinq agents musulmans dépendant du gouverneur. Le tribunal rabbinique réglait souverainement toutes les affaires de statut personnel⁹.

Il en était de même en Occident. En France, par exemple, sous Saint-Louis puis sous Philippe III le Hardi, son successeur, les Juifs, rebelles à toute assimilation, avaient été relégués dans des quartiers spéciaux appelés « *juiveries* ». Or :

Ces juiveries jouissaient, non seulement d'une liberté religieuse complète, mais aussi d'une véritable autonomie administrative. Elles avaient leurs magistrats particuliers, leurs règlements intérieurs, ainsi que des fonctionnaires élus par elles et chargés, soit de répartir l'impôt royal entre les membres de la communauté, soit d'établir et de percevoir les taxes du budget particulier à la communauté¹⁰.

Si, durant la nuit, les portes des ghettos étaient closes¹¹, durant le jour (sauf exceptions¹²), les Juifs pouvaient aller et

⁹ Docteur Jean Kohn dans le *Bulletin de l'Amicale philatélique France-Israël*, cité par G. Silvain, *op. cit.*, p. 217.

¹⁰ Voy. Henri Prado-Gaillard, *La Condition des Juifs dans l'Ancienne France* (P.U.F., 1942), p. 55.

¹¹ « Partout en Europe, on imposait [...] la fermeture des portes du ghetto, la nuit » (*Encyclopaedia Britannica*, déjà citée, p. 455, col. A). Pour le ghetto de Rome, voy. Emmanuel Rodocanachi, *op. cit.*, p. 50. L'auteur cite un arrêté du cardinal Borghèse (18 juin 1603) selon lequel les portes du ghetto devaient être fermées à 19 heures de la Toussaint à Pâques et à 20 heures le reste de l'année. Durant la fermeture, les portiers avaient toutefois la permission d'ouvrir jusqu'à 21 heures en été, jusqu'à 19 h 30 en hiver, « et plus tard aux personnes restées en dehors pour une cause juste et nécessaire, et munies d'une attestation émanant d'un magistrat ». Pour le ghetto de Venise, voy. Ricardo Calimani, *op. cit.*, p. 65.

venir librement hors de leur quartier. Par conséquent, T. Ben Jelloun se trompe lorsqu'il qualifie les ghettos de « *prisons* » conséquences d'une « *discrimination* » (sous-entendu, des goyim envers les Juifs). Je note en outre qu'à Rome, s'il était interdit aux Juifs de sortir du ghetto la nuit, de la même façon, aucun chrétien n'était autorisé à y entrer « *sauf licence spéciale* » (E. Rodocanachi, *op. cit.*, p. 50, note 1).

...sur l'esclavage des Noirs en Amérique du Nord

L'esclavage a existé dans la quasi-totalité des sociétés anciennes. Il existe encore dans certaines parties du monde. Aujourd'hui, cependant — culpabilisation des seuls Blancs oblige — ce terme évoque surtout le sort des Noirs déportés dans le Sud des États-Unis aux XVIII^e et XIX^e siècles. Dans *Le racisme expliqué à ma fille*, on lit :

- [...] L'esclavage a été aboli à peu près partout dans le monde. Mais il persiste sous des formes déguisées ici ou là.
- C'est comme dans ce film américain où le patron blanc fouette des Noirs...
- Les Noirs américains sont des descendants d'esclaves que les premiers immigrants installés en Amérique allaient chercher en Afrique. L'esclavage est le droit de propriété appliqué à un être humain. L'esclave est totalement privé de liberté. Il appartient corps et âme à celui qui l'a acheté [p. 48].

¹² En occident, les Juifs ne pouvaient quitter les ghettos le dimanche après l'*Ave Maria* ainsi que le jour des fêtes chrétiennes (*Encyclopaedia Britannica*, déjà citée, p. 455, col. A). A Rome, la veille des fêtes chrétiennes, les portes du ghetto restaient également fermées (voy. Gérard Silvain, *op. cit.*, p. 309). « *A Ispahan, les Juifs ne devaient pas sortir par temps de pluie car leur contact avec les habits humides des musulmans étaient censés rendre ceux-ci impurs* » (*Encyclopaedia Britannica*, déjà citée, p. 455, col. A et B).

Dans cet extrait, Tahar Ben Jelloun a omis de préciser — mais le sait-il ? — que les Juifs avaient la haute main sur le trafic d'esclaves vers l'Amérique du Nord¹³.



Je note d'ailleurs que ceux-ci n'étaient pas des nouveaux venus dans ce sinistre commerce. Dans son livre déjà cité : *La Condition des Juifs dans l'Antienne France*, Henri Prad-Gaillard nous apprend que, au VII^e siècle, du temps des Wisigoths, des Juifs achetaient des petits

Seul portrait connu de Aaron Lopez, Juif qui, de 1726 à 1774, contrôla personnellement 50 % de la traite des êtres humains dans toutes les colonies américaines.

enfants qu'ils revendaient ensuite comme esclaves au barbares¹⁴. Plus tard, la reine Bathilde et le roi Wamba défendirent aux Israélites d'exercer ce commerce (*Id.*).

¹³ Voy., à ce propos, *Le peuple juif tout entier est-il coupable de traite d'esclaves ?* (Éd. du V.H.O., 1997). Cette brochure est disponible auprès de l'ANEC contre 8 FF en timbres.

¹⁴ Voy. p. 32. A la décharge des Juifs, signalons que les parents étaient généralement satisfaits de vendre ces petits enfants car, sous les Wisigoths, le nombre d'enfants attirait d'importantes taxes sur la famille. Sous la minorité de Clotaire III, la reine Bathilde, alors investie de la régence, fit supprimer cette législation perverse.

Pourtant, celui-ci perdura à travers les siècles, toujours avec des Juifs parmi les commerçants. Dans son livre intitulé : *La Civilisation hispano-mauresque* (Éd. Faniot, 1977), Philippe Aziz écrit :

Autre secteur important de l'économie omeyyade : le commerce des esclaves. L'Espagne califale [donc d'avant 1492] compte dans sa population une proportion assez considérable d'esclaves des deux sexes, blancs et noirs, d'origine européenne ou soudanaise. Ils lui sont fournis à la fois par les razzias effectuées dans les territoires chrétiens, par la traite des Noirs, par la piraterie maritime et par les marchands spécialisés dans ce genre de trafic, notamment les juifs [p. 65].

En note, P. Aziz cite un article paru en 1953 et dont l'auteur, Pierre Francastel, déclarait : « *Enfin, le réseau juif [de commerce] s'étend depuis l'Espagne jusqu'au Maghreb, au Sahara et au Soudan et pratique le commerce de l'or et des esclaves noirs* » (*Ibid.*, pp. 65-66, note). On y apprend en outre que les commerçants juifs espagnols avaient créé, à Verdun et Narbonne, deux centres de castration d'esclaves.

Dès lors, on ne sera guère surpris que les Juifs aient eu la haute main sur le trafic des Noirs vers l'Amérique aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Autre fait historique omis par T. Ben Jelloun : du temps où les États d'Amérique du Nord étaient encore des colonies anglaises, l'immense majorité des « esclaves » n'étaient pas des Noirs, mais des Blancs qui, pour épurer des dettes qu'ils avaient contractées en Angleterre, devaient travailler gratuitement durant deux, trois ou même cinq ans au service d'un maître¹⁵. Ce programme ayant pris fin en 1688, la demande

¹⁵ Voy. *Trust at Last*, n° 402, p. 6, col. A. A ce sujet, voy. le livre très peu connu de Michael A. Hoffman, *They Were White and They Were Slaves* (Ils

en esclaves noirs s'accrut alors sensiblement (*Id.*). Mais il fallut encore attendre des années pour que, dans ces territoires, le nombre d'esclaves noirs dépasse celui des travailleurs blancs (en 1715, en Caroline du Sud, il y avait 10 500 Noirs contre 6 250 Blancs [*Ibid.*, col. B]).

Par conséquent, il est faux de croire que les premiers immigrants en Amérique auraient immédiatement — et pour des raisons racistes —, acheté des esclaves noirs.

A supposer que, après 1688, des Blancs perdus de dettes aient continué à être déportés d'Angleterre afin de travailler gratuitement pour une période plus ou moins longue, l'histoire de l'esclavage dans le Sud des Etats-Unis aurait concerné en quasi-totalité des gens de race blanche.

Michael A. Hoffman
**They Were White and
They Were Slaves**



Ils étaient Blancs et ils étaient des esclaves. Le livre de Michael Hoffman qui traite de l'esclavage des Blancs en Amérique du Nord. Pourquoi les autorités morales n'évoquent-elles jamais ce triste chapitre de l'histoire américaine ?

Aujourd'hui, on prétend que les esclaves étaient maltraités par leurs maîtres qui (conformément aux préjugés

étaient Blancs et ils étaient esclaves), disponible auprès du mensuel *Trust at Last*.

racistes) les considéraient comme du bétail. La fille de T. Ben Jelloun évoque un film où le « *patron blanc fouette des Noirs* ».

Or, il faut savoir que, parvenus en Amérique, les Noirs étaient vendus très cher (500 dollars or pour un homme dans la force de l'âge). Par conséquent, le propriétaire d'une plantation qui en achetait (rare étaient ceux qui en avaient plus de deux ou trois) devait veiller à les conserver en bonne santé. Tous les travaux dangereux ou trop pénibles n'étaient pas effectués par les esclaves, mais par des immigrants venus d'Irlande ou des Balkans que l'on payait 25 cents de la journée. Ceux-ci travaillaient notamment dans les marécages où la malaria les décimait. Ainsi que l'a écrit Pierre-Antoine Cousteau :

Il leur fallait subir exactement toutes les conditions de leurs employeurs : douze ou quatorze heures de travail et tout juste de quoi ne pas mourir de faim. C'était de véritables esclaves blancs. Leur sort même était pire que celui des esclaves officiels, car en cas de maladie le patron n'était nullement tenu d'assurer leur subsistance et il n'était naturellement pas question de leur verser pour leurs vieux jours la moindre retraite¹⁶.

Pour le prix d'un bon esclave, on pouvait faire travailler un immigré pendant 5 ans et demi ou dix immigrants pendant près de 7 mois.

Les hommes noirs, quant à eux, étaient majoritairement employés dans les plantations ou comme « boy » dans les maisons. Contrairement à ce que laisse croire l'imagerie d'Épinal, tous n'étaient pas aux champs ou à la maison, certains

¹⁶ Voy. *Je Suis Partout*, 18 octobre 1941, p. 10, article intitulé : « Une mystification humanitaire : La Guerre de Sécession ».

travaillaient comme artisans (cordonniers, horlogers, orfèvres...) ou, même, comme musiciens... Les femmes noires, quant à elles, travaillaient dans les plantations, à des tâches ménagères ou remplissaient la fonction de nourrices. Outre la nourriture, les habits et le logis qu'il fallait leur donner, le propriétaire de la plantation devait fournir à ceux qui travaillaient aux champs des outils spéciaux, très robustes, car les esclaves brisaient les outils traditionnels, plus légers et moins solides.

En vérité, les Noirs n'étaient pas acquis pour leur capacité de travail (qui restait généralement très réduite, surtout dans les plantations) mais, du fait de leur grande valeur, pour agrandir le patrimoine familial, au même titre (et même si cela peut choquer) que la terre ou les immeubles. Les esclaves s'apparentaient donc à des placements à long terme, surtout lorsque l'on en achetait un couple, celui-ci donnant naissance à des enfants qui allaient à leur tour (et sauf imprévu) devenir des esclaves de valeur.

Toutefois, de la même façon qu'une maison délabrée ou qu'une terre rendue inculte, un esclave en mauvaise santé parce que maltraité, sous-alimenté ou mutilé perdait toute sa valeur. Dès lors, il ne pouvait plus être considéré comme un facteur d'agrandissement du patrimoine. Telle est la raison principale pour laquelle les Noirs, parents et enfants, étaient bien habillés, bien logés (dans des maisons en dur que l'on peut encore visiter aujourd'hui) et bien nourris¹⁷. Contraire-

¹⁷ Tous ces détails m'ont été donnés par l'historien Carlos Porter qui s'est beaucoup documenté sur le sujet et qui a notamment lu l'incomparable livre de Avery Craven, intitulé : *The Coming of the Civil War* (La venue de la guerre civile).

ment à ce que l'on prétend aujourd'hui, l'institution de l'esclavage dans le Sud des Etats-Unis était peu à peu devenue patriarcale ; il y avait, entre les Noirs et leurs maîtres, des relations où la sympathie n'était pas exclue.

A ceux qui nous accuseront de travestir la réalité, nous donnerons la parole... à d'anciens esclaves eux-mêmes. Dans les années 30, en effet, des personnes furent envoyées auprès des derniers Noirs qui, par le passé, avaient été des esclaves afin de les interroger. Tous étaient alors octogénaires ou nonagénaires. Leurs témoignages ont été regroupés dans une collection en 19 volumes intitulée : *L'Esclave Américain : Une Autobiographie Composite*. (American Slave : A Composite Autobiography), publiée par Greenwood Press. Par la suite, plusieurs auteurs se sont fondés sur ces dépositions afin d'écrire des livres relatifs à l'esclavage. Gedahlia Braun en a lu un, intitulé : *Avant la Liberté : 48 histoires orales d'anciens esclaves de Caroline du Nord et du Sud* (Before Freedom : 48 oral stories of former North and South Carolina slaves). Dans un article rédigé en 1993 et que C. Porter m'a fait parvenir, on lit :

Je me rappelle que parmi ces 48 histoires, deux seulement pouvaient être qualifiées d'hostiles aux anciens maîtres, à l'esclavage ou aux Blancs. Quelques-unes étaient plus ou moins neutres, mais le plus grand nombre était en faveur des anciens maîtres et de l'esclavage. En voici quelques extraits :

Patsy Mitchner (84 ans lorsqu'il fut interrogé le 2 juillet 1937) :

« Avant que deux années aient passé après la reddition [des armées sudistes], deux esclaves sur trois souhaitaient revenir auprès de leurs maîtres. Si le Nègre (nigger) a quelque chose aujourd'hui, il le doit à la bonté des maîtres envers lui après la guerre [civile]. Il y avait plein

d'amour entre le maître et l'esclave, et peu d'entre nous n'aiment pas les Blancs aujourd'hui ».

Betty Cofer (81 ans)

« Le reste de la famille [de mon ancien maître] était composé de gens biens et bons pour moi, mais j'aimais M^{me} Ella plus que quiconque et que tout au monde. Elle a été la meilleure amie que je n'aie jamais eue. Si jamais je voulais quelque chose, j'avais juste à le lui demander et elle me le donnait ou me le procurait d'une façon ou d'une autre.... J'ai vécu assez longtemps pour voir venir et partir trois générations de la famille de mes maîtres blancs et ce sont les plus merveilleuses personnes sur la terre. »

Adeline Johnson (93 ans)

« C'était un temps heureux, avec des jours heureux... Je serai satisfaite de voir mon Sauveur que mon maître adorait et que mon mari priait. Je veux être au paradis avec tous mes maîtres blancs, juste pour être aux petits soins pour eux, et les aimer, et les servir, de la même façon que je les ai servis au temps de l'esclavage. Ce serait suffisant comme paradis pour Adeline. »

Mary Anderson (86 ans)

« Je pense que l'esclavage était une rudement bonne chose pour ma mère, mon père, moi et les autres membres de ma famille, et je ne puis rien dire que de bon sur mes anciens maîtres et patronnes, mais je ne puis parler que des conditions que j'ai connues au temps de l'esclavage et depuis. Pour eux et moi, je le répéterai encore, l'esclavage était une rudement bonne chose. »

Simuel Riddick (95 ans)

« Mes maîtres blancs étaient de bonnes gens... Je n'ai rien à dire contre l'esclavage. Mes anciens maîtres m'ont habillé lorsque j'étais un petit garçon. Ils m'ont donné des chaussures et des chaussettes et me les ont mises quand j'étais un petit garçon. Je les aimais, et je ne puis les critiquer en rien. Il y a eu des choses que je n'ai pas aimées à propos de l'esclavage dans certaines plantations, le fait de fouetter les esclaves ou de vendre les enfants sans les parents, mais je n'ai rien de plus à dire. J'ai été bien traité. »

Sylvia Cannon (85 ans)

« Les choses allaient mieux avant que maintenant. Je le sais. Les gens de couleur n'avaient aucune dette à payer du temps de l'esclavage. Je n'ai jamais entendu dire que des gens de couleur aient été mis en prison avant l'affranchissement des esclaves. J'avais davantage à manger et davantage à me mettre, j'avais de bons habits tout le temps parce que mes maîtres blancs me fournissaient tout, tout. J'avais plein de purée de pois cassés, de riz, de viande de porc, de lapin, de poisson et tout cela. »

Ces récits concordent avec l'histoire de l'esclave de John Calhoun. J. Calhoun était vice-président des Etats-Unis durant le mandat de Jackson. Ce sudiste avait un esclave noir qui travaillait comme cordonnier. Un jour, il lui rendit sa liberté. L'esclave partit dans le Nord de l'Amérique afin d'y gagner sa vie. Quelques temps après, cependant, celui-ci revint auprès de J. Calhoun et lui demanda, les larmes aux yeux, de le reprendre comme esclave. Il n'avait pas supporté la vie « libre » du Nord¹⁸.

Naturellement, je ne prétends pas, avec ces quelques témoignages recueillis dans un article et cette anecdote, refaire l'histoire de l'esclavage dans le Sud des Etats-Unis. Leur existence, cependant, démontre que la thèse officielle véhiculée aujourd'hui est mensongère.

Quant à la guerre civile américaine, appelée couramment « Guerre de Sécession », elle n'a nullement eu pour cause, comme on le prétend, la lutte des « bons » anti-esclavagistes

¹⁸ Cette anecdote m'a été rapportée par C. Porter qui l'a lue dans un livre de Nathanaël Weil intitulé : *American Statesmen on Slavery and the Negro* (Les hommes d'Etats américains sur l'esclavage et le nègre).

du Nord contre les « mauvais » esclavagistes du Sud. P.A. Cousteau, qui a étudié la question, écrit :

La guerre de Sécession fut une guerre de tarifs douaniers. Pas autre chose. Le Nord était protectionniste, le Sud, libre-échangiste. Le Nord s'était rapidement industrialisé, il avait besoin pour ses produits manufacturés d'une forte protection. Le Sud, au contraire, vivait de ses exploitations de coton, il trouvait plus avantageux d'acheter ses machines et ses étoffes dans les pays d'Europe où il écoulait ses récoltes. Mis en demeure de subir la loi du nombre, le Sud, à plusieurs reprises, menaça de se retirer de l'Union. C'eût été pour les businessmen yankees une catastrophe : ils eussent perdu à la fois d'immenses débouchés commerciaux et l'accès à la mer par le Mississippi [...] dont le contrôle est indispensable à la prospérité du Middle West. Chaque fois, un compromis plus ou moins satisfaisant permit d'ajourner provisoirement le conflit. D'année en année, cependant, la querelle devenait plus aiguë, la sécession plus menaçante. Or, il était bien évident que les Nordistes n'accepteraient jamais un divorce, qu'ils iraient jusqu'à la guerre, s'il le fallait, pour maintenir l'Union et garder leurs clients. Seulement, une guerre pour des tarifs douaniers, ça n'est pas très avouable. Il est beaucoup plus reluisant de proclamer que l'on se bat pour la fraternité humaine, le droit, la justice, la liberté, la démocratie, et la libération des esclaves. La libération des esclaves fut l'alibi des yankees [...].

Depuis l'établissement des premiers colons sur le nouveau continent, il s'était toujours trouvé des écrivains ou des prédicateurs pour condamner l'esclavage. Mais [...] les champions de l'émancipation des noirs n'avaient qu'un auditoire restreint, et même après que les États du Nord eurent aboli le servage, la plupart des yankees [...] trouvaient tout à fait inopportun d'irriter inutilement les sudistes.

C'est seulement lorsque la querelle des tarifs s'envenima au point que les dirigeants nordistes jugèrent la guerre indispensable, que brusquement, comme par miracle, les tribuns anti-esclavagistes furent, en un tournemain, tirés de leur obscurité crasseuse et promus au rang de directeurs de conscience de la Nation [...]. On les hissa au pavois, on amplifia leurs rugissements, on donna à leurs pamphlets une diffusion mondiale. *La Case de l'Oncle Tom* devint l'évangile des businessmen [voy. *Je Suis Partout*, déjà cité].

Ainsi que le démontre Avery Craven dans son livre déjà cité, dans les années 1850, l'esclavage se résorbait progressivement ; l'arrivée des machines, notamment, avait rendu ce type de société obsolète. Un nombre croissant de Noirs étaient affranchis chaque année et on peut supputer qu'en vingt ou trente ans, l'esclavagisme aurait totalement disparu aux Etats-Unis. Ce seul fait achève de démontrer l'hypocrisie des dirigeants nordistes lorsqu'ils prétendaient lutter pour l'affranchissement des Noirs. Ainsi que l'a écrit P. A. Cousteau : « *Si la libération des esclaves avait été la seule ambition des Nordistes, il est certain que la guerre de 60 n'aurait pas eu lieu* » (Id.).

La guerre civile fut suivie, dans le Sud, de plusieurs années de terreur, appelées hypocritement « Reconstruction ». Acculés à la ruine, les maîtres ne pouvaient plus nourrir leurs esclaves. Ceux-ci, qui avaient tout d'abord voulu rester auprès d'eux, furent contraints de s'en aller, en bandes errantes et faméliques. Désorientés, enhardis par des prédicateurs nordistes qui les poussaient à prendre une « revanche » qu'ils n'avaient point souhaitée, certains ne tardèrent pas à se livrer aux pires exactions. P.A. Cousteau note :

Ce furent des années affreuses. Aucun planteur n'était plus en sécurité dans sa gentilhommière délabrée, au milieu de ses terres incultes. Aucune femme blanche ne pouvait plus sortir dans la rue sans être assaillie par des troupes de nègres. Et quiconque, pour se défendre, faisait usage d'une arme à feu était immédiatement condamné à mort par les cours martiales de l'armée du Nord [Id.].

C'est alors que naquit le Ku-Klux-Klan, créé non pas par des « racistes » mais par des hommes qui voulurent se

défendre en répondant à la terreur par la terreur. Avant la fin de la guerre civile, la haine raciale était totalement inconnue dans le Sud. P.A. Cousteau rappelle que les maîtres blancs avaient pour la plupart « *été élevés par une de ces mammies d'ébène, plantureuses et tyranniques, qui prenaient dans chaque foyer l'importance des nourrices du vieux répertoire espagnol* ». Par conséquent :

Ils connaissaient les nègres, ils savaient leur parler, leur inspirer confiance. Bien rares étaient ceux qui abusaient de leur pouvoir. La haine de race, en tout cas, était un sentiment totalement inconnu [*Id.*].

Les paroles d'anciens esclaves citées plus haut confirment parfaitement ces propos.

En vérité, il fallut attendre la victoire des Nordistes pour que le racisme naisse, aussi bien chez les Noirs que chez les Blancs. Aujourd'hui, ce sentiment a envahi non seulement le Sud, mais également le Nord des Etats-Unis. A qui la faute ? Ne comptons pas sur T. Ben Jelloun pour nous apporter une réponse objective. Celui-ci ne parle que du racisme des Blancs contre les Noirs : « *Le racisme contre les Noirs a été et continue d'être très virulent en Amérique* » écrit-il (p. 48). Or, sur le racisme des Noirs, j'ai une anecdote personnelle à raconter. En 1986, j'ai eu la chance de passer trois semaines aux USA, à Atlanta, la ville de Michael King (abusivement appelé Martin Luther King, en mémoire du réformateur Martin Luther). Une famille de Noirs m'a aimablement hébergé, au milieu d'un quartier noir. Or, le lendemain de mon arrivée, je leur ai dit : « Je sors me promener dans le quartier ». Immédiatement la femme ma répondu : « Vincent, vous n'y pensez pas, vous êtes un blanc, ne sortez jamais seul, sans nous... ». Racisme ?

...sur l'« *Holocauste* »

Comme on pouvait s'y attendre, T. Ben Jelloun ne pouvait expliquer le racisme sans aborder la question de l'Allemagne nationale-socialiste et de l'Holocauste. On lit :

- C'est quoi l'extermination ? Ça doit être horrible !
- C'est le fait de faire disparaître de manière radicale et définitive une communauté, un groupe.
- Comment ? On tue tout le monde ?
- C'est ce qui s'est passé durant la Seconde Guerre mondiale lorsque Hitler, le chef de l'Allemagne nazie, a décidé d'éliminer de la planète les Juifs et les Tziganes (quant aux Arabes, Hitler les a traités de « dernière race après les crapauds » !). Il a réussi à brûler et à gazer cinq millions de Juifs. Cela s'appelle un génocide. A la base, il y a une théorie raciste qui dit : « Les Juifs étant considérés comme une "race impure", donc inférieure, ils n'ont pas droit à la vie ; il faut les exterminer, c'est-à-dire les éliminer jusqu'au dernier » [...]. Si Hitler avait gagné la guerre, il se serait attaqué à presque toute l'humanité, car la race pure n'existe pas [pp. 40-42].

On compte de nombreux mensonges dans ce court passage.

1°) Hitler ne pouvait décider « *d'éliminer de la planète les Juifs* » au motif qu'il ne dominait pas, loin s'en fallait, la planète entière ;

2°) Nous mettons au défi l'auteur de montrer le document original dans lequel Hitler aurait affirmé que les Arabes étaient, dans l'échelle des espèces, plus bas que les crapauds ;

3°) L'antisémitisme de Hitler n'avait pas pour fondement la prétendue impureté raciale des Juifs. Bien au contraire, Hitler, qui connaissait la question juive, savait que le « peuple élu » avait, au travers de son histoire, réussi à se protéger du métis-

sage. Voici ce qu'il écrivait dans son ouvrage autobiographique intitulé *Mein Kampf* :

La doctrine religieuse des Juifs est, en première ligne, une instruction tendant à maintenir la pureté du sang juif [...] ¹⁹.

Jeune, Hitler n'était nullement antisémite, bien au contraire. Dans *Mein Kampf*, il raconte (en annexe, nous publions les principaux passages cités de *Mein Kampf* en fac-similés afin que personne ne nous accuse de tricher) :

Il me serait difficile aujourd'hui, sinon impossible, de dire à quelle époque le nom de *Juif* éveilla pour la première fois en moi des idées particulières. Je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer ce mot dans la maison paternelle du vivant de mon père [...]. Il avait, au cours de sa vie, fini par incliner à un cosmopolitisme plus ou moins déclaré qui [...] avait déteint sur moi.

A l'école, rien ne me conduisit à modifier les idées prises à la maison [...]. Il n'y avait que très peu de Juifs à Linz. Au cours des siècles, ils s'étaient européenisés extérieurement et ils ressemblaient aux autres hommes ; je les tenais même pour des Allemands. Je n'apercevais pas l'absurdité de cette illusion, parce que leur religion étrangère me semblait la seule différence qui existât entre eux et nous. Persuadé qu'ils avaient été persécutés pour leurs croyances, les propos défavorables tenus sur leur compte m'inspiraient une antipathie qui, parfois, allait presque jusqu'à l'horreur. Je ne soupçonnais pas encore qu'il pût y avoir des adversaires systématiques des juifs [pp. 58-59].

Les premières campagnes du jeune parti national-socialiste furent surtout organisées contre les communistes. Hitler écrit :

¹⁹ Voy. *Mein Kampf*, traduction française parue aux Nouvelles Éditions Latines, 1934, p. 306.

Dans les années 1913 et 1914, j'exprimai pour la première fois, dans différents cercles, dont une partie est maintenant au nombre des adeptes fidèles du mouvement national-socialiste, la conviction que le problème de l'avenir de la nation allemande, c'est le problème de la destruction du marxisme [p. 157].

Le futur chancelier du Reich qualifiait le marxisme de « doctrine aboutissant à la destruction de l'humanité » (*Ibid.*, p. 169). Toute sa vie, il eut comme premier objectif de combattre le bolchevisme. Dans son « testament politique », on lit :

Il [...] était possible [à l'Angleterre], si elle l'avait voulu, de mettre fin à la guerre au début de 1941. [...] débarrassée de ses soucis européens, elle pouvait se consacrer entièrement au salut de l'Empire. L'Allemagne enfin, ses arrières étant assurés, pouvait se jeter à corps perdu dans ce qui constituait sa tâche essentielle, le but de ma vie et la raison d'être du national-socialisme : l'écrasement du bolchevisme²⁰.

Cette haine de Hitler pour le bolchevisme mérite d'être rappelée, car elle explique, en grande partie, l'antisémitisme du futur Chancelier. Dans *Mein Kampf*, en effet, Hitler raconte comment, durant son séjour à Vienne, il découvrit que derrière le communisme se cachaient des Juifs :

Je fis un effort sur moi-même et tentai de lire les productions de la presse marxiste, mais la répulsion qu'elles m'inspiraient finit par devenir si forte que je cherchai à mieux connaître ceux qui fabriquaient cette collection de canailleries.

C'étaient tous sans exception, à commencer par les éditeurs, des juifs.

Je pris en main toutes les brochures social-démocrates que je pus me procurer et cherchai les signataires : des juifs. Je notai le nom de presque

²⁰ Voy. *Le Testament politique de Hitler. Notes recueillies par Martin Bormann* (Librairie Arthème Fayard, édition de 1959), pp. 60-61, extrait d'un entretien au Quartier Général du Führer, le 4 février 1945.

tous les chefs : c'étaient également en énorme majorité des membres du « peuple élu », qu'il fût question de députés au Reichsrat ou de secrétaires des syndicats, de présidents des organismes du parti ou des agitateurs de la rue. C'était toujours le même tableau peu rassurant. Je n'oublierai jamais les noms des Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen, etc.

Il devint alors clair pour moi que le parti, dont les simples comparses étaient mes adversaires depuis des mois du plus violent combat, se trouvait presque exclusivement, par ses chefs, dans les mains d'un peuple étranger ; car un Juif n'est pas un Allemand, je le savais définitivement pour le repos de mon esprit.

Je connaissais enfin le mauvais génie de notre peuple [p. 68].

Dès lors naquit en lui le désir de combattre les Juifs. Dans *Mein Kampf*, toujours, il écrit :

Si le Juif, à l'aide de sa profession de foi marxiste, remporte la victoire sur les peuples de ce monde, son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité. Alors notre planète recommencera à parcourir l'éther comme elle l'a fait il y a des millions d'années : il n'y aura plus d'hommes à sa surface. La nature éternelle se venge impitoyablement quand on transgresse ses commandements.

C'est pourquoi je crois agir dans l'esprit du Tout-Puissant, notre créateur, car :

En me défendant contre le Juif, je combats pour défendre l'œuvre du Seigneur [pp. 71-72].

De façon évidente, T. Ben Jelloun parle du Führer sans l'avoir lu dans le texte.

4°) Quant à affirmer que Hitler, s'il avait gagné la guerre, se serait attaqué à « presque toute l'humanité » parce qu'elle était de race impure, c'est là une absurdité. En effet, si le Führer avait voulu s'attaquer (sous entendu : détruire) les gens de race impure, il aurait commencé par le peuple Allemand lui-même, dont il connaissait le degré de métissage. Ouvrons de nouveau *Mein Kampf*, on trouve le passage suivant :

Notre peuple Allemand n'a malheureusement plus pour base une race homogène. Et la fusion des éléments primitifs n'a pas fait de tels progrès qu'on puisse parler d'une race nouvelle sortie de cette fusion. En réalité, les contaminations successives qui, notamment depuis la guerre de Trente Ans, ont altéré le sang de notre peuple, ne l'ont pas décomposé seul, elles ont aussi agi sur notre âme [p. 394].

En vérité, Hitler n'a jamais eu pour but la domination mondiale et sans partage d'une prétendue race allemande supérieure. « *L'Allemagne, a-t-il écrit, sera une puissance mondiale ou bien elle ne sera pas* » (*Mein Kampf*, p. 652) ; il n'a pas écrit : « *L'Allemagne sera la puissance qui règnera sur le monde...* ». Certes, celui qui allait devenir le Führer réclamait des territoires, mais ce n'était pas par soif de conquêtes ; c'était pour que le peuple Allemand puisse exister :

[Le mouvement national-socialiste] doit [...] trouver le courage de rassembler notre peuple et sa puissance, pour le lancer sur la voie qui le sortira de son étroit habitat actuel et le mènera vers de nouveaux territoires, le libérant ainsi à jamais du danger de disparaître de cette terre ou de devenir l'esclave des autres.

Le mouvement national-socialiste doit s'efforcer de faire disparaître le désaccord entre le chiffre de notre population et la superficie de notre territoire [*Mein Kampf*, p. 644].

Pour Hitler, la conquête de territoires n'était pas une fin en soi : « *notre tâche* », concluait-il :

consiste à amener notre peuple à ces conceptions politiques qui lui feront voir son avenir non dans les enivrantes impressions d'une nouvelle campagne d'Alexandre, mais dans le travail laborieux de la charrue allemande à laquelle le glaive n'a qu'à donner la terre [*Mein Kampf*, p. 653].

On peut trouver cette théorie détestable, mais des pays comme la France, l'Angleterre, les Etats-Unis et la Russie

soviétique, qui possédaient d'immenses empires coloniaux ou de grandes sphères d'influence, avaient-ils le droit de la condamner ?

CONCLUSION

Dans son livre : *Le racisme expliqué à ma fille*, T. Ben Jelloun fait preuve d'ignorance, de partialité et de mauvaise foi (exactement ce qu'il reproche aux « racistes »). De façon évidente, il n'a jamais lu dans le texte les auteurs racistes. En de nombreuses occurrences, il procède par généralisation abusive, recourt à des formules vides ainsi qu'à des arguments sans base scientifique, fondés uniquement sur le sentiment. L'auteur manie en outre le paradoxe avec aisance ; il se contredit aisément à quelques pages d'intervalle sur des sujets très importants.

Comme on pouvait s'y attendre, T. Ben Jelloun s'est appuyé sur l'Histoire, et plus particulièrement celle du peuple juif, pour condamner ce qu'il appelle le « racisme ». Ce procédé est maintenant connu. Depuis plus de deux cents ans, les destructeurs des valeurs traditionnelles falsifient l'histoire afin de parvenir à leur but : le triomphe du mondialisme. Le Moyen Âge, répètent-ils, était une époque barbare, l'Inquisition a fait 100 000 victimes, les Rois ne pensaient qu'à faire la fête et à se construire de magnifiques palais pendant que les paysans mangeaient des racines, les Juifs ont souffert Holocauste sur Holocauste tout au long de leur histoire, Hitler — le raciste et l'antisémite par excellence — voulait conqué-

rir la terre entière et massacrer tout ce qui n'était pas blond aux yeux bleus...

De tels mensonges ne sont pas innocents ; ils ont permis la création d'une nouvelle morale afin, nous dit-on que l'Histoire ne se répète pas (« *Si Hitler avait gagné la guerre, il se serait attaqué à presque toute l'humanité car la race pure n'existe pas. C'est un non-sens. C'est impossible. C'est pour cela qu'il faut être extrêmement vigilant* » écrit T. Ben Jelloun, p. 42). Cette morale, c'est celle du mondialisme, qui prend le contre-pied de toutes les valeurs traditionnelles : au principe du Sol et de la Patrie, elle oppose la suppression des frontières ; au principe du Chef, elle oppose celui de l'égalité démocratique ; au principe de la Propreté, elle oppose le droit à la saleté (voy. les modes vestimentaires nouvelles) ; au principe de la Famille, elle oppose l'union libre et le droit à l'avortement ; à l'amour de Dieu, elle oppose l'amour du matériel. Les conséquences en sont multiples et s'étalent chaque jour sous nos yeux. C'est : le désordre, la permissivité, la combine, la corruption, l'assistanat, l'indolence, le désarroi et leurs corollaires : la violence, la drogue, la criminalité, le suicide...

Telle est la raison pour laquelle il est aujourd'hui nécessaire de se documenter sur l'Histoire vraie afin de pouvoir réfuter les mensonges historiques sur lesquels s'appuient les mondialistes (tels T. Ben Jelloun) pour imposer leur fausse morale. Le révisionnisme historique n'est pas une affaire de rhétorique ; c'est une arme puissante contre les mensonges des mondialistes. On comprend dès lors que, dans un nombre croissant de pays, des lois soient votées afin de rendre illégale l'expression des thèses révisionnistes. Les mondialistes savent

qu'en cas de victoire des libres chercheurs, leur morale s'effondrerait.

Aujourd'hui, le combat pour la vérité est engagé. Avec l'aide du Dieu et sous la bannière du Christ, nous le mènerons avec courage et ténacité car il en va de la vie de notre peuple et de notre civilisation.

DIEU-LE-PRÉMIER-ISRAËL

Annexe

Quelques pages oubliées de *Mein Kampf*

*
* *

Il me serait difficile aujourd'hui, sinon impossible, de dire à quelle époque le nom de *Juif* éveilla pour la première fois en moi des idées particulières. Je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer ce mot dans la maison paternelle du vivant de mon père. Je crois que ce digne homme aurait considéré comme arriérés des gens qui auraient prononcé ce nom sur un certain ton. Il avait, au cours de sa vie, fini par incliner à un cosmopolitisme plus ou moins déclaré qui, non seulement avait pu s'imposer à son esprit malgré ses convictions nationales très fermes, mais avait déteint sur moi.

A l'école, rien ne me conduisit à modifier les idées prises à la maison.

A la Realschule je fis bien la connaissance d'un jeune Juif avec lequel nous nous tenions tous sur nos gardes, mais simplement parce que différents incidents nous avaient amenés à n'avoir dans sa discrétion qu'une confiance très limitée. D'ailleurs, ni mes camarades, ni moi, nous ne tirâmes de ce fait des conclusions particulières.

Ce fut seulement quand j'eus quatorze ou quinze ans que je tombai fréquemment sur le mot de Juif, surtout quand on causait politique. Ces propos m'inspiraient une légère aversion et je ne pouvais m'empêcher d'éprouver le sentiment désagréable qu'éveillaient chez moi, lorsque j'en étais témoin, les querelles au sujet des confessions religieuses.

A cette époque, je ne voyais pas la question sous un autre aspect.

Il n'y avait que très peu de Juifs à Linz. Au cours des siècles ils s'étaient européanisés extérieurement et ils ressemblaient aux autres hommes ; je les tenais même pour des Allemands. Je n'apercevais pas l'absurdité de cette

illusion, parce que leur religion étrangère me semblait la seule différence qui existât entre eux et nous. Persuadé qu'ils avaient été persécutés pour leurs croyances, les propos défavorables tenus sur leur compte m'inspiraient une antipathie qui, parfois, allait presque jusqu'à l'horreur.

Je ne soupçonnais pas encore qu'il pût y avoir des adversaires systématiques des Juifs.

J'arrivai ainsi à Vienne.

Tout saisi par l'abondance de mes sensations dans le domaine de l'architecture, pliant sous le fardeau de mon propre sort, je n'eus pas dans les premiers temps le moindre coup d'œil sur les différentes couches composant la population de cette énorme ville. Bien qu'alors Vienne comptât près de deux cent mille Juifs sur deux millions d'âmes, je ne les remarquais pas. Mes yeux et mon esprit ne furent pas pendant les premières semaines de taille à supporter l'assaut que leur livraient tant de valeurs et d'idées nouvelles. Ce n'est que lorsque peu à peu le calme se rétablit en moi et que ces images fiévreuses commencèrent à se clarifier que je songeai à regarder plus attentivement le monde nouveau qui m'entourait et qu'entre autres je me heurtai à la question juive.

Je ne veux pas prétendre que la façon dont je fis sa connaissance m'ait paru particulièrement agréable. Je ne voyais encore dans le Juif qu'un homme d'une confession différente et je continuais à réprouver, au nom de la tolérance et de l'humanité, toute hostilité issue de considérations religieuses. En particulier, le ton de la presse antisémite de Vienne me paraissait indigne des traditions d'un grand peuple civilisé. J'étais obsédé par le souvenir de certains événements remontant au moyen âge et que je n'aurais pas voulu voir se répéter. Les journaux dont je viens de parler n'étaient pas tenus pour des organes de premier ordre. Pourquoi ? Je ne le savais pas alors au juste moi-même. Aussi les considérais-je plutôt comme les fruits de la colère et de l'envie, que comme les résultats d'une position de principe arrêtée, fût-elle fausse.

Cette idée fut renforcée en moi par la forme infiniment plus convenable, à mon avis, sous laquelle la véritable grande presse répondait à ces attaques, ou bien, ce qui me paraissait encore plus méritoire, se contentait de les tuer par le silence, n'en faisant pas la moindre mention.

* * *

Je m'aperçus peu à peu que la presse social-démocrate était surtout dirigée par des Juifs ; mais je n'attribuai aucune signification particulière à ce fait, puisqu'il en était de même pour les autres journaux. Une seule chose pouvait peut-être attirer l'attention ; il n'y avait pas une seule feuille comptant des Juifs parmi ses rédacteurs qu'on pût considérer comme vraiment nationale au sens que mon éducation et mes convictions me faisaient donner à ce mot.

Je fis un effort sur moi-même et tentai de lire les productions de la presse marxiste, mais la répulsion qu'elles m'inspiraient finit par devenir si forte que je cherchai à mieux connaître ceux qui fabriquaient cette collection de canailleries.

C'étaient tous sans exception, à commencer par les éditeurs, des Juifs.

Je pris en main toutes les brochures social-démocrates que je pus me procurer et cherchai les signataires : des Juifs. Je notai le nom de presque tous les chefs : c'étaient également en énorme majorité des membres du « peuple élu », qu'il fût question de députés au Reichsrat ou de secrétaires des syndicats, de présidents des organismes du parti ou des agitateurs de la rue. C'était toujours le même tableau peu rassurant. Je n'oublierai jamais les noms des Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen, etc.

Il devint alors clair pour moi que le parti, dont les simples comparses étaient mes adversaires depuis des mois du plus violent combat, se trouvait presque exclusivement, par ses chefs, dans les mains d'un peuple étranger ; car un Juif n'est pas un Allemand, je le savais définitivement pour le repos de mon esprit.

Je connaissais enfin le mauvais génie de notre peuple.

Une seule année à Vienne m'avait convaincu qu'il n'y a pas d'ouvrier si enraciné dans ses préjugés, qui ne rende les armes devant des connaissances plus justes et des explications plus claires. Je m'étais peu à peu mis au fait de leur propre doctrine et elle était devenue mon arme dans le combat que je menais pour mes convictions.

Presque toujours la victoire me restait.

Il fallait sauver la grande masse, même au prix des plus lourds sacrifices de temps et de patience.

Social-Démocratie. J'avais appris, en effet, ce que parler veut dire chez le Juif : ce n'est jamais que pour dissimuler ou voiler sa pensée. Et il ne faut pas chercher à découvrir son véritable dessein dans le texte, mais entre les lignes où il est soigneusement caché.

Ce fut l'époque où se fit en moi la révolution la plus profonde que j'aie jamais eu à mener à son terme.

Le cosmopolite sans énergie que j'avais été jusqu'alors devint un antisémite fanatique.

Une fois encore — mais c'était la dernière — une angoisse pénible me serra le cœur.

Tandis que j'étudiais l'influence exercée par le peuple juif à travers de longues périodes de l'histoire, je me demandai soudain avec anxiété si le destin, dont les vues sont insondables, ne voulait pas, pour des raisons inconnues de nous autres pauvres hommes, et en vertu d'une décision immuable, la victoire finale de ce petit peuple ?

Est-ce qu'à ce peuple, qui n'a toujours vécu que pour la terre, cette terre aurait été promise comme récompense ?

Le droit que nous estimons avoir de lutter pour notre conservation est-il réellement fondé, ou n'existe-t-il que dans notre esprit ?

Le destin me donna lui-même la réponse pendant que je m'absorbais dans l'étude de la doctrine marxiste et que j'observais impartialement et à loisir l'action du peuple juif.

La doctrine juive du marxisme rejette le principe aristocratique observé par la nature, et met à la place du privilège éternel de la force et de l'énergie, la prédominance du nombre et son poids mort. Elle nie la valeur individuelle de l'homme, conteste l'importance de l'entité ethnique et de la race, et prive ainsi l'humanité de la condition préalable mise à son existence et à sa civilisation. Admise comme base de la vie universelle, elle entraînerait la fin de tout ordre humainement concevable. Et de même qu'une pareille loi ne pourrait qu'aboutir au chaos dans cet univers au delà duquel s'arrêtent nos conceptions, de même elle signifierait ici-bas la disparition des habitants de notre planète.

Si le Juif, à l'aide de sa profession de foi marxiste, remporte la victoire sur les peuples de ce monde, son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité. Alors notre planète recommencera à parcourir l'éther comme elle l'a fait il y a des millions d'années : il n'y aura plus d'hommes à sa surface.

La nature éternelle se venge impitoyablement quand on transgresse ses commandements.

C'est pourquoi je crois agir selon l'esprit du Tout-Puissant, notre créateur, car :

En me défendant contre le Juif, je combats pour défendre l'œuvre du Seigneur.

d'hommes cet Etat doit réunir, et quelles fins il doit poursuivre.

Notre peuple allemand n'a malheureusement plus pour base une race homogène. Et la fusion des éléments primitifs n'a pas fait de tels progrès qu'on puisse parler d'une race nouvelle sortie de cette fusion. En réalité, les contaminations successives qui, notamment depuis la guerre de Trente Ans, ont altéré le sang de notre peuple, ne l'ont pas décomposé seul, elles ont aussi agi sur notre âme. Les frontières ouvertes de notre patrie, le contact avec des corps politiques non-allemands le long des régions frontières, surtout le fort afflux de sang étranger dans l'intérieur du Reich ne laissait pas, par son renouvellement constant, le temps nécessaire pour arriver à une fusion complète. Il ne sortit pas de cette pot-bouille une race nouvelle ; les éléments ethniques restèrent juxtaposés et le résultat en fut que, dans les moments critiques, où un troupeau se rassemble d'ordinaire, le peuple allemand se dispersa dans toutes les directions. Non seulement la répartition territoriale des éléments constitutifs de la race intéresse des régions différentes, mais ils coexistent à l'intérieur d'une même région. Les hommes du Nord sont près de ceux de l'Est, près de ceux-ci, les Dalmates, près des deux, des hommes de l'Occident ; sans compter les mélanges. Cet état de choses a, par certains côtés, de grands inconvénients : il manque aux Allemands le puissant instinct grégaire, effet de l'identité du sang, qui, particulièrement impérieux aux heures du danger, prévient la ruine des nations, effaçant instantanément chez les peuples qui en sont doués toutes les différences secondaires et leur faisant opposer à l'ennemi commun le front uni d'un troupeau homogène. Ce qu'on désigne chez nous par hyperindividualisme provient de ce que les éléments fondamentaux de notre race, dont chacun a ses caractères particuliers, ont pris l'habitude de vivre à côté les uns des autres, sans arriver à se mêler. En temps de paix, il peut avoir souvent ses avantages, mais, à tout prendre, il nous a coûté la domination du monde. Si le peuple allemand avait possédé, au cours de son histoire, cette unité grégaire qui a été si utile à d'autres peuples, le Reich allemand serait aujourd'hui le maître du globe. L'histoire du monde aurait pris un autre cours et personne n'est à même de décider si l'humanité n'aurait pas, en suivant cette route, atteint le

Nous ne pouvons plus être comparés à aucun autre grand Etat du globe ; et ceci n'est dû qu'à une conduite franchement néfaste de notre politique extérieure, grâce à son manque complet d'un attachement — je pourrais presque dire testamentaire — à un but déterminé ; grâce, enfin, à la perte de tout instinct sain et de tout sentiment de la conservation.

Si le mouvement national-socialiste veut réellement obtenir devant l'histoire la consécration d'une grande mission en faveur de notre peuple, il doit, pleinement et douloureusement conscient de la véritable situation du peuple allemand sur cette terre, entreprendre avec courage et clairvoyance la lutte contre l'inconscience et l'incapacité qui ont guidé jusqu'à présent la politique extérieure du peuple allemand. Il doit alors, sans égards pour « traditions » et « préjugés », trouver le courage de rassembler notre peuple et sa puissance, pour le lancer sur la voie qui le sortira de son étroit habitat actuel et le mènera vers de nouveaux territoires, le libérant ainsi à jamais du danger de disparaître de cette terre ou de devenir l'esclave des autres.

Le mouvement national-socialiste doit s'efforcer de faire disparaître le désaccord entre le chiffre de notre population et la superficie de notre territoire — celle-ci étant considérée tant comme source de la subsistance que comme point d'appui de la puissance politique — de supprimer aussi le désaccord existant entre notre passé historique et notre impuissance actuelle à laquelle il n'est point d'issue. Il doit avoir conscience de ce que, gardiens de la plus haute humanité sur cette terre, nous avons aussi les plus hautes obligations ; et il pourra d'autant mieux y satisfaire qu'il aura davantage le souci de faire prendre conscience de sa race au peuple allemand, et que, outre l'élevage des chiens, des chevaux et des chats, il prendra aussi pitié de son propre sang.

* * *

Quand je qualifie d'incapable et d'aveugle la politique extérieure allemande suivie jusqu'ici, la preuve en est fournie par la carence effective de cette politique. Si notre peuple s'était amoindri intellectuellement ou était devenu lâche, les résultats de sa lutte sur la terre n'auraient pas été pires que ceux que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Même l'évolution des dernières dix années avani la

Europe, nous ne saurions penser d'abord qu'à la *Russie* et aux pays limitrophes qui en dépendent.

Le destin même semble vouloir nous le montrer du doigt : en livrant la Russie au bolchévisme, il a ravi au peuple russe cette couche d'intellectuels, qui fonda et assumait jusqu'à ce jour son existence comme Etat. Car l'organisation de l'Etat russe ne fut point le résultat des aptitudes politiques du slavisme en Russie, mais bien plutôt un exemple remarquable de l'action, créatrice d'Etats, de l'élément germanique, au milieu d'une race de moindre valeur. Bien des Etats puissants de cette terre ont été ainsi créés. Des peuples inférieurs, ayant à leur tête des organisateurs et des maîtres de race germanique, se sont souvent enflés jusqu'à devenir, à un moment donné, des Etats puissants, et ils le sont restés aussi longtemps que se conserva inaltéré le noyau de la race créatrice d'Etat. Ainsi, depuis des siècles, la Russie vivait aux dépens du noyau germanique de ses couches supérieures dirigeantes qu'on peut considérer actuellement comme extirpé et anéanti. Le Juif a pris sa place. Et tout comme le Russe est incapable de secouer le joug des Juifs par ses propres moyens, de même le Juif ne saurait, à la longue, maintenir le puissant Etat. Lui-même n'est pas un élément organisateur, il n'est qu'un ferment de décomposition. L'Etat gigantesque de l'Est est mûr pour l'effondrement. Et la fin de la domination juive en Russie sera aussi la fin de la Russie en tant qu'Etat. Nous avons été élus par le destin pour assister à une catastrophe, qui sera la preuve la plus solide de la justesse des théories racistes au sujet des races humaines.

+ || Et notre tâche, la mission du mouvement national-socialiste, consiste à amener notre propre peuple à ces conceptions politiques, qui lui feront voir son avenir non dans les enivrantes impressions d'une nouvelle campagne d'Alexandre, mais dans le travail laborieux de la charrue allemande à laquelle le glaive n'a qu'à donner la terre.

* * *

Que les Juifs annoncent la résistance la plus active à cette politique, cela va de soi. Ils sentent mieux que quiconque la signification d'une telle conduite pour leur propre avenir. Et ce fait même aurait dû démontrer à tous les hommes de convictions vraiment nationales le bien-fondé

Tahar ben Jelloun est un « antiraciste ». Dans un ouvrage intitulé : *Le racisme expliqué à ma fille*, il explique pourquoi.

Dans cette réponse, Vincent Reynouard démonte les arguments de M. ben Jelloun et pointe du doigt les contradictions du discours « antiraciste »

Ref catalogue : B 12

Prix : 3,30 €

Consultez notre catalogue sur www.phdnm.org

Contact : contact@phdnm.org

Adresse postale :

**Siegfried Verbeke
Italiëlei, 203 B
B-2000 ANTWERPEN
Belgique**